

# L'Ecole suisse à l'Exposition nationale de 1964

Autor(en): **Knecht, Paul F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Archiv für das schweizerische Unterrichtswesen**

Band (Jahr): **50/1964 (1964)**

PDF erstellt am: **31.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-57353>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## L'École suisse à l'Exposition nationale de 1964

Par

*Paul F. Knecht, maître aux Gymnases cantonaux,  
président du comité d'exposants « Education »*

### *Nous irons à Valparaiso...!*

Telle qu'elle se présente au visiteur, une exposition, c'est un tout. Elle lui permet une vue d'ensemble de certains problèmes. Elle lui propose une optique déterminée, dans laquelle les choses apparaissent en dehors de leurs dimensions naturelles, le temps et l'espace. Pour peu que soit convaincante la présentation, et respectueuse du goût du public l'esthétique adoptée, le visiteur acceptera la fresque ainsi créée. L'idée que tout cela pût être différent ne l'effleure pas même. Pourtant, ce qu'il regarde, ce n'est qu'une solution parmi tant d'autres. La meilleure, la plus adéquate? – Peut-être. Et sans garantie!

Du point de vue de l'exposant, cette même exposition, c'est une aventure – cette aventure éternelle où le rêve cherche à s'incarner dans une réalité, où l'idée revendique sa réalisation: on prend le large, toutes voiles dehors, on met le cap sur le port lointain. Mais il y a vents et marées, courants et récifs. Va-t-on sacrifier le mât de misaine? Puis, soudain, au tournant d'un promontoire, voici le port tant convoité, tant de fois imaginé au long de la course. Le fil du rêve est coupé. Ce qui était un devenir sans cesse remis en question, le voici qui est. Plus moyen d'y changer quoi que ce soit!

Et l'homme d'équipage de s'interroger: reconnaîtra-t-il son rêve dans ce réel inexorable? C'est notre propos, à nous, exposants, à l'heure de l'achèvement des travaux, de nous interroger sur notre aventure. De juin 1961 à mai 1964, le chemin est long. L'on nous pardonnera sans doute d'être bref.

### *L'équipage*

Ce qui caractérise l'exposition scolaire réalisée en 1964, ce qui la distingue à coup sûr de ce que présenta l'enseignement en 1914 et en

1939, c'est qu'elle est l'œuvre d'une communauté: la communauté de tous ceux qui enseignent dans notre pays. Une quarantaine de personnes, déléguées par les divers organismes de l'enseignement public et privé, par les groupements professionnels des enseignants, par des institutions privées ou semi-officielles, ont pris part à l'élaboration du programme général, puis à son exécution. Elles ont consacré leur temps, leur énergie, leur enthousiasme à l'œuvre commune. Toutes volontaires, elles n'ont reçu d'autre récompense que celle d'avoir contribué à la réussite de l'entreprise. Engagées dans leur enseignement à plein temps, elles ont accepté un surcroît de travail souvent considérable pour mener à chef ce qu'elles avaient entrepris. Quels imbéciles! diront certains. Nous ne sommes pas de leur avis. Qu'il y ait encore des hommes et des femmes capables de se dévouer sans convoiter ni prébendes ni bénéfices, cela nous semble de bon augure pour l'avenir de notre pays. Et nous leur savons gré de leur générosité.

Mais, il y a plus. Derrière les délégués, voilà ceux qui les ont désignés. Eux aussi ont collaboré. Non seulement sur le plan des idées – et nous leur en devons plusieurs – mais encore sur le plan financier. Il va de soi qu'ils n'auraient jamais pu financer tout entière une entreprise de cette envergure. Sans les moyens considérables consentis par les cantons, il n'y aurait pas eu d'exposition des écoles suisses! Mais chaque association d'enseignants, qu'elle fût grande ou petite, chaque groupement privé d'établissements éducatifs, a apporté sa contribution. De la sorte, le groupe d'exposants a réuni près de 30 000 francs. C'est peu de chose face aux sommes énormes engagées pour l'ensemble du pavillon de l'éducation, de la formation professionnelle et de la recherche. Mais c'est un acte de foi et de bonne volonté d'autant plus méritoire que les contributions pesaient lourdement sur les budgets de la plupart des associations.

Il eût été contraire à l'esprit de cette communauté de compartimenter l'exposition, d'attribuer des mètres carrés à X et à Y. Si l'espace dont elle dispose paraît solidement structuré, c'est le fait d'une architecture bien pensée et d'un programme d'exposition cohérent. Car, dès novembre 1961, le comité du groupe «Éducation, Instruction», siégeant pour la première fois, s'était donné pour principe de présenter au public une vue d'ensemble de l'enseignement.

Ce fut d'abord une question de place: la partie du pavillon mise à la disposition du groupe n'eût pas permis à chaque exposant de s'exprimer individuellement dans un espace vital adéquat.

Ce fut ensuite et surtout une donnée spirituelle. Dans cette exposition suisse qui se définissait comme l'expression de l'ensemble du

pays, il convenait de mettre l'accent sur ce qui unit, et non pas sur ce qui divise, sur ce qui rapproche, et non pas sur ce qui sépare. C'était d'autant plus urgent dans le domaine de l'éducation où le non-initié prendrait facilement la liberté cantonale pour de l'anarchie lorsqu'il se verrait confronté avec la diversité des structures scolaires, des programmes et des plans d'études.

Finalement, l'exposition devait ouvrir les voies de l'avenir. Face aux mouvements de réforme scolaire déclenchés sporadiquement en divers points de la Suisse, il paraissait nécessaire de donner une impulsion à l'ensemble du pays, de l'engager dans une entreprise confédérale où toutes les écoles et tous les cantons entament un dialogue suivi, puis aboutissent à une collaboration étroite, librement consentie, dont le fruit pourrait être l'école de demain.

### *Chacun son quart !*

Le comité du groupe « Education, Instruction », composé de délégués venus des quatre coins du pays – une trentaine de personnes – pouvait sans doute jeter les bases d'un programme d'exposition. Mais il était trop nombreux et trop difficile à réunir. Dès le début, la formation d'un groupe restreint chargé de l'exécution de ce programme fut envisagée à Lausanne. Il paraissait en effet normal que le secteur « Art de vivre » eût son berceau en Suisse romande. Or, il fallut déchanter. Notre vaisseau allait être mis en chantier dans la région zurichoise. Car les architectes de la première heure, Max Bill et Léonie Geisendorff, avaient tous deux leurs bureaux à Zurich. Plus tard, le graphiste de la section allait, lui aussi, être choisi à Zurich.

Il était évident que seule une collaboration étroite entre architectes et graphiste d'une part, et exposants d'autre part, pouvait aboutir à une réalisation valable du programme établi. Décision fut prise de former un comité sur la place de Zurich et de lui confier la réalisation de l'exposition des écoles suisses. Ce comité, appelé simplement le Comité de Zurich, ne devait pas être trop grand – onze membres semblaient le maximum compatible avec l'efficacité désirée. D'autre part, il ne fallait pas qu'une fois encore, l'on réunît simplement des délégués de toutes sortes d'associations et d'organismes s'occupant de l'enseignement en Suisse: il s'agissait, bien au contraire, de réunir des spécialistes en fonction de leur enseignement, et de telle manière, que de petits groupes de travail, des équipes de trois membres, en principe, puissent être formés sur le champ. Le bureau de ce comité

veillerait à la coordination des efforts et à l'harmonisation de leurs programmes de détail, de sorte que les idées-force que le groupe avait dégagées soient respectées.

L'on nous avait prévenu que ce ne serait pas chose aisée de trouver dans la région zurichoise l'équipe que nous nous étions proposé de constituer. En 1961, la Suisse alémanique était encore assez sceptique à l'égard de la grande entreprise lausannoise. Et ce que l'on nous avait prédit s'avéra: il fallut six mois pour que le Comité de Zurich se réunisse pour la première fois en séance plénière. Mais il siégea. Et ceux qui, malgré le climat peu favorable de l'heure, s'y engagèrent, c'était précisément ceux qu'il fallait: des femmes et des hommes de bonne volonté, passionnés des problèmes que nous propose notre métier, loyaux, enthousiastes et persévérants. Nous sommes heureux de leur exprimer ici notre profonde gratitude.

Les deux comités organisés, leurs attributions respectives et leurs compétences arrêtées par des directives très précises, il convenait d'assurer la liaison étroite entre eux, sans laquelle toute l'entreprise eût été compromise. Le comité de groupe avait eu soin de prier ses membres zurichois de prendre part aux travaux du nouveau comité. De plus, les président et vice-président du comité zurichois assistaient d'office aux délibérations du comité de groupe, et le président du Comité de Zurich était associé également aux travaux de l'organe supérieur, le comité de section comprenant les représentants de l'Université, de la Formation professionnelle, de l'Éducation des adultes et de l'École. Finalement, la Société suisse des enseignants assurant le secrétariat général du groupe, ainsi que le service financier, créa un lien de plus entre les deux comités.

L'on peut estimer que cette organisation était compliquée et lourde, et qu'il aurait été facile de la paralyser. Une solution plus simple eût été, sans doute, de confier, dès l'établissement du programme général de l'exposition des écoles, les travaux d'exécution à une ou deux personnes que l'on eût déchargées, pendant deux années, de leurs obligations professionnelles: solution à coup sûr plus rationnelle à bien des égards.

Mais disons aussi que, malgré les obstacles qui ne manquèrent pas de se présenter, l'organisation a résisté à l'usure et qu'elle a su conserver la vitalité, la richesse intellectuelle, la diversité spirituelle qui, peut-être, font la valeur précisément de l'exposition des écoles suisses dans le cadre de la manifestation nationale de 1964. Puis, sa complexité même lui a permis de collaborer très activement avec les autres groupes, preuve en soit la partie « Initiation de la jeunesse à la

science», œuvre commune de l'Enseignement secondaire et de l'Université.

L'équipage complété, les équipes en place, les relèves assurées, il convient de nous tourner du côté de ce chantier où le vaisseau de long cours sera construit. Car, l'on ne va pas à Valparaiso sans navire – du moins pas, lorsqu'on a choisi l'aventure.

### *Frégate ou goélette ?*

Celui qui approche les problèmes scolaires avec l'idée de les exposer ne saurait se fermer à l'évidence: l'école s'expose difficilement. Pourtant, l'univers scolaire ne manque ni d'objets ni d'êtres humains. Pourquoi donc cela ne s'expose-t-il pas facilement? Sans doute parce que objets ou hommes pris isolément ne disent rien de valable sur l'essentiel: la confrontation avec l'objet, l'échange entre les hommes. Une classe au travail, c'est un réseau à la fois très dense et presque insaisissable de rapports entre le maître et les élèves, entre les élèves eux-mêmes, entre le groupe et les individus, entre le maître et la matière enseignée, entre les élèves et cette matière. De même, le retentissement qu'aura chez les élèves telle leçon, les associations d'idées qu'elle déclenche, les prolongements qu'elle comporte pour les individus et pour le groupe, bref, l'effet même de cette leçon tant éducatif qu'instructif échappe en majeure partie à nos moyens d'investigation. Puis, de quelle manière consignera-t-on ce réseau de rapports et d'effets, cette structure subtile qui se tisse au fil de la leçon, dans une forme et une matière accessible au visiteur? La lente croissance intellectuelle, l'épanouissement des dons de l'enfant, l'action du maître, qu'il éduque ou qu'il instruisse, ne se matérialisent pas simplement dans une série de clichés pris du même enfant durant les étapes de sa vie scolaire!

«Hé bien, disait l'autre, enseignez donc à l'Expo! Nous verrons alors de quoi il retourne.»

La question fut débattue dès la première séance d'un comité de section encore provisoire. Et la réponse fut unanime: Non, pas de classes, pas d'école à cette exposition.

D'abord, parce que l'homme n'est pas «du matériel d'exposition» et que l'école n'est pas «un spectacle à voir». Ce serait atteindre dans leur dignité l'un et l'autre, que de les exhiber en public.

Puis, l'organisation posait des problèmes insolubles. Comment, en effet, assurer dans cette école le passage régulier de tous les niveaux

scolaires, de toutes les disciplines enseignées, de toutes les langues nationales, de l'école officielle comme de l'école privée, de l'école catholique et de l'école évangélique, sans oublier les écoles spéciales ?

D'ailleurs, tout n'est pas spectaculaire, ni accessible au visiteur moyen. La ronde des élèves d'une classe enfantine, c'est si joli – tout le monde sera d'accord; le conte que raconte la maîtresse aux tout petits, tout le monde le comprend, bien sûr. Mais qu'y a-t-il à voir, lorsque les élèves copient le corrigé d'une dictée ? Que signifiera, pour la masse des spectateurs, une leçon de géométrie analytique, de latin ou de philosophie ? Le visiteur s'en ira, un peu attendri – que de souvenirs personnels réveillés ! – il jugera, sur une vision combien fugitive, que l'école a fait des progrès ou qu'elle n'en a pas fait, et il n'aura rien compris des problèmes très réels avec lesquels l'école, et toute la communauté helvétique, se trouve confrontée dans notre monde moderne.

Une dernière raison finit par l'emporter: l'école dans l'enceinte d'une exposition n'est pas dans son contexte naturel. Le cadre insolite, la présence d'éléments étrangers, le fait de se savoir observé paralyseraient une classe d'adolescents, fausseraient l'attitude même d'une classe primaire du premier degré. La crainte de déplaire poussera plus d'un maître à présenter une leçon exercée d'un bout à l'autre pendant plusieurs semaines. Allions-nous inviter le visiteur à observer, par des hublots, des singes dressés ?

Il fallait trouver autre chose. Et en premier lieu, il fallait savoir ce que l'on avait à dire, ce que l'on voulait dire à ceux qui s'attarderaient dans le pavillon réservé aux problèmes de l'éducation et de l'instruction.

Le thème général proposé pour cette exposition nationale contenait une indication de base: le visiteur devait prendre conscience des problèmes que la communauté avait à résoudre afin de survivre dans le monde moderne, et pour contribuer à la création du monde de l'avenir.

S'inspirant de cette idée-force, la Conférence des chefs des Départements cantonaux de l'instruction publique proposa trois thèmes qui orientèrent de façon décisive les recherches ultérieures:

L'école d'aujourd'hui construit le monde de demain. A société nouvelle, école nouvelle. Une école pour l'homme de demain.

Cette orientation résolument futuriste devait de toute évidence se fonder sur une réalité existante. Il paraissait normal d'adopter une démarche à trois temps pour aboutir à l'anticipation désirée. Le point de départ, c'était nécessairement, l'école suisse actuelle dans son

nouveau contexte social, dans le milieu ambiant que nous connaissons. Il semblait juste, ensuite, de montrer ce qui, dans cette école, ne correspondait plus aux exigences des temps modernes, tout en dégageant les valeurs permanentes qui s'inscriraient harmonieusement dans un avenir prévisible. Finalement, l'analyse des mouvements de réforme, des tentatives de renouvellement, combinée avec les données sociologiques et économiques allait permettre d'esquisser, de façon plus ou moins précise, l'école de demain. Cette vision d'avenir pourrait alors devenir, selon le vœu de l'Exposition nationale, une impulsion créatrice pour le pays tout entier.

Ces principes ont constitué la base de tous les programmes de réalisation, de tous les projets élaborés ensuite. Dans quelle mesure ce qui est exposé correspond aux visées audacieuses des exposants, la presse, puis les spectateurs vont le dire. Tant de servitudes pèsent sur l'exposant, tant de questions dignes d'être soulevées se présentent à l'esprit qu'il faut se résigner à élaguer, à sérier, à concentrer l'effort sur quelques points. Quels points ? C'est ce que se demandèrent les responsables de la Société suisse des professeurs de l'enseignement secondaire. Ils avaient accepté, lors de la réunion, en juin 1961, de tous les groupements touchant de près ou de loin à l'instruction, à l'éducation ou à la recherche, de convoquer le groupe d'exposants représentant les écoles proprement dites et de le lancer sur la piste. Ils s'attachèrent aussi à créer une base de discussion en proposant aux délégués, lors de la séance constitutive du groupe d'exposants 2b/208/02, en novembre 1961, une liste de problèmes qu'ils avaient dressée et que leur assemblée générale avait approuvée. Cette liste représentait à leurs yeux le minimum: juste ce qu'il fallait coûte que coûte porter à la connaissance du visiteur.

Un premier groupe de questions s'adressait à la communauté helvétique tout entière. On allait attirer l'attention du visiteur sur l'insuffisance de notre équipement scolaire et l'engager à consentir l'effort financier accru que nécessitait en particulier l'accès aux études secondaires d'une jeunesse très nombreuse issue souvent de milieux modestes. C'était une question de vie ou de mort pour un pays tel que le notre. Que la préparation de ses enfants leur permette d'affronter l'avenir, voilà un devoir primordial pour toute communauté humaine. Il convenait aussi que la communauté prenne conscience de l'importance que revêt la fonction d'éducateur. Face à la pénurie de maîtres à tous les niveaux scolaires, la société devait prendre toutes mesures utiles pour y remédier. Elle devait en particulier reconnaître que la profession d'enseignant n'était plus suffisamment honorée, ni



sur le plan matériel, ni sur le plan moral, ni sur le plan social. Il fallait enfin en finir avec l'abdication des adultes devant une jeunesse prompte à revendiquer et lente à donner, car cette abdication laissait les jeunes désemparés. Le règne de l'autorité absolue de l'adulte avait touché à sa fin, il s'agissait d'établir la relation entre les générations sur de nouvelles bases, certes, mais cela ne dispensait pas l'adulte de jouer le rôle éducatif essentiel de guide et de conseiller tant de l'enfant que de l'adolescent.

La seconde série de problèmes était de nature plus spécifiquement scolaire. L'enseignement secondaire de type gymnasial devait faire face à une population scolaire beaucoup plus nombreuse, et d'autre part beaucoup d'élèves venaient de milieux peu ouverts aux choses de l'esprit. On chercherait voies et moyens pour adapter l'enseignement gymnasial à ces conditions nouvelles sans cependant céder à la facilité. La qualité de l'enseignement ne devait en aucun cas baisser. Il s'agissait toujours d'ouvrir l'esprit de l'élève à beaucoup de choses, l'on ne saurait en conséquence donner dans une spécialisation à outrance. L'homme resterait le centre de l'enseignement gymnasial. D'autre part, une plus grande attention serait vouée aux branches artistiques. La réforme gymnasiale avec ses types nouveaux aux stades de l'expérimentation allait se poursuivre, et une fois de plus, la question de l'équivalence des divers titres de bachelier se poserait. En des temps révolus, le cloisonnement entre les cantons, leur particularisme en matière d'enseignement ne posaient guère de problèmes graves; aujourd'hui, en revanche, une collaboration des plus étroites s'imposait afin que soient harmonisés les structures et les plans d'études, car la population était beaucoup moins sédentaire que naguère. De nombreux adolescents se voyaient désarçonnés, perdant une, voire deux années, simplement parce que leurs parents devaient s'établir dans une autre région, dans un autre canton. Dans les centres urbains, la vie trépidante créait un climat défavorable à l'étude. Beaucoup de bâtiments scolaires anciens étaient encore situés aux carrefours du bruit et de l'agitation. La création de zones de silence, l'implantation de rideaux de verdure pouvaient rendre à l'adolescent le refuge dont il avait besoin pour apprendre à se concentrer, pour fournir l'effort intellectuel requis.

Ces thèses, le comité de groupe les fit siennes. Il en élargit la base trop spécifiquement gymnasiale, les compléta, les enrichit. Les premiers dialogues avec les architectes, les échanges au niveau du comité de section permirent aux idées de s'organiser, puis, peu à peu, de prendre forme. Le plan du pavillon réservé à l'exposition de l'enseig-

nement, de la formation professionnelle, de l'éducation des adultes et de la recherche universitaire fut présenté aux exposants. Il était temps de créer une base de travail à l'intention de l'architecte et du Comité de Zurich. Ce premier document, le Catalogue A, rédigé par le président du comité d'exposants « Education, Instruction », fut distribué en mai 1962. On allait mettre le navire en chantier!

### *Plans et projets*

Le Catalogue A avait un but double. D'une part, il consignait le résultat de tous les échanges d'idées antérieurs dans un texte rédigé. A ce titre, il contenait toutes les idées-force, mais aussi un certain nombre de suggestions pour une réalisation éventuelle. D'autre part, il lui incombait d'initier l'architecte à l'univers scolaire en caractérisant de façon aussi frappante que possible les diverses étapes que parcourt l'enfant de l'école infantine au gymnase.

Dans sa première partie, la Catalogue A cherchait à mettre la communauté et les individus en face de leur devoir envers la jeunesse. Dans la deuxième, il faisait l'inventaire critique du milieu ambiant, s'attachant à déterminer les éléments favorables aussi bien que les facteurs perturbateurs. Deux idées de réalisation accompagnaient l'exposé des faits. D'abord, l'utilisation en contre-point du positif et du négatif, de la photo et de la caricature. Puis une illustration réaliste des facteurs qui contribuent essentiellement au climat de tension nerveuse et de dispersion intellectuelle de notre époque: le bruit, la rapidité, la lumière artificielle surabondante. Ces perturbateurs, il était prévu de les faire subir au visiteur directement et de produire des effets de choc. La répercussion sur la tension nerveuse, sur la faculté de se concentrer, sur la mémoire serait parallèlement illustrée par des courbes lumineuses et analysée par un commentaire parlé. Les services médico-pédagogiques devaient être les principaux collaborateurs à ce cauchemar de laboratoire. L'idée centrale de tout cela: amener la communauté à lutter énergiquement contre les éléments nocifs du monde moderne en créant des centres éducatifs comportant parcs, zones de verdure, dégagements suffisant à isoler les bâtiments de la rue.

La troisième partie du Catalogue A entreprit de définir la fonction de chaque degré de l'école publique, du jardin d'enfants au gymnase. Le centre d'intérêt, c'était partout l'homme. Car il paraissait nécessaire de l'opposer à la machine et son pouvoir magique sur le monde moderne.

La cheville ouvrière de cette troisième partie, c'était d'engager

chaque fois l'école à créer ce qu'elle allait exposer. De la synthèse – donc de la coopération de toutes les branches et matières – devait naître chaque fois la silhouette de l'homme et l'image du monde. Le niveau primaire aboutirait à *un* homme, à *un* monde particuliers; le niveau secondaire progymnasial conduirait à une vision *des* hommes et *des* mondes, le niveau gymnasial, enfin, achèverait le cycle complet par un vaste effort de synthèse qui définirait *l'homme et le monde*. Idées et suggestions de réalisation allaient de pair, convergeant vers un centre d'attraction où la vie scolaire serait directement présente: le théâtre d'essai.

L'idée de ce théâtre nous semblait fondamentale. Ici, tout allait prendre vie. Les littératures, l'histoire de l'art, le dessin, les travaux manuels, la rythmique et la gymnastique, la musique – tout cela concourrait à l'actualisation des matières enseignées. Que l'élève crée, à partir de sa connaissance de Cicéron, une scène où l'on verrait Cicéron entre César et Pompée, ou qu'il insuffle une vie nouvelle à telle scène de Sophocle, d'Eschyle, de Shakespeare, de Goethe ou de Molière: le passé, chaque fois, serait actualité brûlante. Programmes de récitation, débats, concerts témoigneraient de la pérennité des valeurs culturelles que l'école défend. Dans un contexte tout à fait naturel – on est autant «en scène» à l'aula de son école que sur les tréteaux de l'exposition des écoles – les élèves allaient être présents: dans des pièces de théâtre en patois autant que dans les pantomimes, dans les grands classiques comme dans ce qu'il y aurait de plus moderne. Disons-le d'emblée: ce théâtre, objet de moult controverses et d'attaques virulentes, jouera deux fois par jour durant l'exposition: trois cent soixante manifestations, en tout!

Dans l'esprit des initiateurs de l'Expo, la Suisse ne devait pas se replier sur elle-même. L'ouverture sur le monde leur semblait importante, la présence universelle de la Suisse un but désirable. La Suisse, centre international d'études et d'éducation, allait donc couronner la partie descriptive de l'école. Qu'il s'agisse des écoles suisses à l'étranger ou des instituts et écoles recevant en terre helvétique des enfants de partout, des missionnaires catholiques et protestants ou des maîtres suisses enseignant dans les pays en voie de développement, on pouvait fort bien illustrer ce rayonnement culturel.

La quatrième partie du Catalogue A avait pour titre: *Le maître, cœur de l'école*. Elle devait se situer «au cœur» du pavillon de l'éducation, puisque le portrait du maître comprendrait tous les niveaux scolaires, tous les types d'enseignement. Quels buts cet autoportrait s'était-il assignés?

Il proposait au visiteur un reclassement des professions enseignantes dans la hiérarchie des métiers et professions. Il allait souligner l'importance de l'éducateur dans la société, mettre en lumière les services qu'il rend à la communauté.

Il devait engager les jeunes à se documenter sur ces professions, à les considérer comme carrières valables, voire tentantes. Au préjugé fort répandu selon lequel le maître serait un faible qui, de crainte de succomber dans la lutte pour l'existence, fuyait le monde des adultes, ses égaux, pour régner avec une autorité que personne ne lui disputerait, dans l'univers protégé, privilégié de l'école, sorte de réserve naturelle pour races en voie de disparition, à ce préjugé il convenait d'opposer un jugement sain basé sur la réalité. On ferait la démonstration de la valeur des maîtres suisses sur le plan humain. On soulignerait l'importance de leur apport à la recherche. On illustrerait la qualité de leur formation et de leur travail.

Quant à la réalisation, les suggestions ne manquaient pas. Il importait que le visiteur s'y attarde, s'assoie, bouquine, prenne un des écouteurs à disposition pour se documenter sur l'apport, mettons, du grec à la formation intellectuelle et spirituelle du gymnasien. D'où l'idée d'un espace circulaire suffisamment isolé par rapport à l'espace environnant pour créer une atmosphère intime et confortable. Ouvrages scientifiques, œuvres littéraires, œuvres d'art permettraient au visiteur d'avérer le rayonnement intellectuel revendiqué par le corps enseignant. Un «Disco-Bar» offrirait de brèves conférences sur le travail du maître, sur sa branche, sur ses organisations professionnelles. Une documentation assez complète exposerait la situation matérielle faite au corps enseignant dans notre société, orienterait sur les revendications d'ordre matériel. Un problème particulièrement brûlant devait accrocher le visiteur : celui des stages de perfectionnement grâce auxquels le maître pourrait rester en contact avec la recherche, s'y replonger, se renouveler. La formation scientifique et pédagogique de l'enseignant, les possibilités d'avancement et les perspectives d'avenir qui s'offraient à lui formeraient également un centre d'intérêt important.

La cinquième et dernière partie du Catalogue A, *Vers l'école de demain*, cherchait à circonscrire le problème à la fois matériel, pédagogique et spirituel que l'école devait résoudre pour affronter l'avenir. Dans une introduction statistique, on allait évaluer nécessités et possibilités matérielles telles qu'elles se dessinaient dès aujourd'hui. La communauté devait prendre conscience de l'effort qu'elle aurait à fournir pour assurer l'avenir de sa jeunesse.

Les réformes de structure et de plans d'étude, souhaitables et souhaitées, évoquaient un certain fédéralisme devenu dangereux au niveau de l'intérêt de la communauté et, surtout, au niveau de la population scolaire. Les cantons allaient de leur propre gré collaborer plus étroitement dans le domaine de l'enseignement. Déjà, le corps enseignant primaire des cantons romands s'était engagé courageusement dans cette voie.

Une étude critique des bâtiments scolaires existants, de leur emplacement et de leur aménagement avait pour mission de dégager certaines lignes directrices pour les constructions de l'avenir. Etait prévue à ce stade une collaboration étroite avec les services spécialisés des cantons et avec les écoles d'architecture.

Des réformes pédagogiques en cours depuis 1939, il convenait de dégager les idées-force pour aboutir à un projet de réforme fondamentale, principalement dans le secteur secondaire. De la sorte, l'exposition des écoles se terminait sur une vision futuriste qui pouvait, selon les désirs de l'Exposition nationale, donner une impulsion créatrice à toute la Suisse.

Le Catalogue A, rédigé surtout à la requête de l'architecte, fournit la base du premier projet d'aménagement de l'espace disponible. Ce projet contenait, en ce qui concernait l'enseignement, le portrait de l'école, la critique du monde ambiant sous forme d'un « tunnel des difficultés », le théâtre d'essai avec une scène circulaire, la « rotonde du maître ». L'école de demain ne trouvait pas de place réservée – c'était une question de mètres carrés. Le projet, bien pensé, bien structuré, fut approuvé par le comité de groupe. Les moyens de visualisation prévus étaient la photographie, la caricature, l'exposé graphique, secondés par le texte écrit ou parlé. Les objets à exposer faisaient largement appel à la collaboration active des écoles : peinture, dessin, modelage, travaux manuels trouvaient leur application partout en collaboration avec les autres matières scolaires. Mais, le Catalogue A avait vu trop grand. Il fallait l'adapter aux possibilités, préciser certains points, limiter ou regrouper les éléments en fonction des données spatiales. Il était temps que le Comité de Zurich entre en action : la première étape de réalisation allait commencer.

### *Le chantier est mis en place*

Été 1962. Le Catalogue A. Les travaux préparatoires de Martin Simmen (Lucerne). Le projet No 1 de Léonie Geisendorff. Le Comité

de Zurich n'avait certes pas la tâche facile, mais il avait des bases solides à sa disposition. Sous la direction de Theo Bucher (Rickenbach-Schwyz), il se mit au travail. Dès septembre de la même année, il présenta le fruit de ses efforts, le Catalogue B, un document de vingt pages rédigé par son président.

Deux décisions capitales avaient été prises: premièrement celle de subordonner toute l'exposition des écoles aux quatre impératifs fondamentaux qui avaient introduit le Catalogue A. Ces impératifs devenaient une espèce de fil conducteur, et tout ce que diraient les subdivisions de l'ensemble, devait être en rapport étroit avec eux.

Deuxièmement: la partie du Catalogue A consacrée à l'école de demain ne ferait pas l'objet d'une subdivision de l'exposition, mais déterminerait l'optique de l'ensemble. Ainsi donc, dans chaque subdivision, on s'attacherait à mettre en évidence ce qui portait en soi le germe de l'avenir.

Puis, le Comité de Zurich eut l'heureuse initiative de diviser l'ensemble des problèmes soulevés par l'enseignement en deux groupes. Le premier comprenait tout ce qui est «exposable», c'est-à-dire, tout ce qui peut se visualiser. Le second, et non le moindre, groupait tout ce qu'il était impossible d'exprimer par l'image ou par l'objet, et qui allait être consigné sous forme de brochures rédigées par des hommes compétents. Le groupe d'exposants mettrait ces fascicules en vente au centre d'information du pavillon.

Lorsqu'il s'agit de refondre un document tout en réduisant la matière traitée et qu'en même temps une région linguistique et culturelle passe le flambeau à une autre, il va de soi que les changements ne se bornent pas à des différences de forme, mais aussi à des différences d'optique. Ce sera un enrichissement, à coup sur-témoin les vingt pages du Catalogue B face à la douzaine de pages du Catalogue A. Mais parfois, cet enrichissement comporte le danger du foisonnement. Un exemple illustrera mieux que des explication ce à quoi nous faisons allusion.

Dans le Catalogue A nous lisons, à propos de l'école enfantine: «L'enfant s'intègre dans une communauté nouvelle où il doit trouver et maintenir sa place entre égaux – il peut leur parler les yeux dans les yeux.» Le rédacteur avait centré ce paragraphe sur une expérience essentielle de l'enfant. Habitué à s'intégrer dans l'univers familial dont l'organisation est essentiellement verticale – on est, dans une famille, toujours plus grand ou plus petit que les autres membres du groupe, d'où certaines obligations et certains privilèges – l'enfant devait faire sa première expérience d'un monde à l'image du monde

adulte: celle d'une organisation horizontale où privilèges et obligations ne dépendaient plus d'un à priori, mais voulaient être conquis et défendus au prix de certaines vertus et d'un effort personnel. Le rédacteur s'était limité à cet aspect parce qu'il lui semblait aussi que le dessin et la photo pouvaient fort bien exprimer cette expérience.

Le même paragraphe est rédigé, dans le Catalogue B, comme il suit: «Le jardin d'enfants procure à l'«élève», dans un climat serein, de nouvelles tâches qui l'aideront à s'épanouir. Sous la direction de la jardinière, l'enfant apprend à s'intégrer dans une communauté d'égaux, de conditions et de caractères variés. En un temps où logements et places de jeux sont de plus en plus exigus, le jardin d'enfants assume l'importante tâche d'offrir à l'enfant, en une période particulièrement délicate de son développement, la possibilité de mesurer ses forces et de maintenir sa place au milieu d'autres camarades.» Bien sûr, l'idée centrale est toujours présente. Et l'ensemble est considérablement enrichi. Mais l'expérience de l'enfant – celle que l'enfant pourrait représenter par ses propres moyens – risque d'être noyée dans l'ensemble de problèmes que ce texte met en lumière.

Le catalogue B n'était donc pas un simple résumé ou bien un dérivé du Catalogue A. C'était, au contraire, en grande partie un nouveau document avec ses lois et ses accents propres. Il apportait de nouvelles vues, ouvrait de nouveaux horizons, enrichissant surtout la portée politique et sociale du programme.

Entre-temps, Léonie Geisendorff, retenue en Suède par de très importants travaux, s'était associée avec une architecte neuchâteloise, Beate Billeter. Celle-ci, peu à peu, devint l'interlocutrice essentielle des exposants. Nous nous en félicitons, car le dialogue avec Madame Billeter n'a pas seulement été des plus agréables, mais encore extrêmement constructif. C'est à Beate Billeter que nous devons le projet No 2 présenté, en novembre 1962, aux chefs des Départements cantonaux de l'instruction publique. Le pavillon agrandi à la demande de l'Université comportait une nouvelle section: celle de l'initiation de la jeunesse à la science. La paternité en revenait à P. Waser, *spiritus rector* du groupe «Recherche». Sa réalisation allait être l'œuvre commune de l'Université et de l'enseignement secondaire.

Les chefs des Départements cantonaux de l'instruction publique approuvèrent le projet et les budgets respectifs des groupes.

Ainsi donc, le feu vert semblait donné en fin de l'année 1962. On allait se lancer à fond de train dans les travaux de réalisation. Mais au début de 1963, tout fut remis en question. Un décès? Une démission? Une catastrophe naturelle? Non. Simplement, l'entrée en lice

de J. Müller-Brockmann, graphiste de la section « Education, Formation, Recherche ».

### *Le vaisseau*

Au début de 1963, les présidents des groupes d'exposants de la section « Education, Formation, Recherche » furent convoqués à Zurich pour prendre connaissance du projet d'exposition conçu par J. Müller-Brockmann.

Ils arrivèrent à Zurich préparés à voir toujours leur pavillon: Max Bill l'avait voulu inondé de lumière naturelle, largement ouvert sur le lac et les montagnes de Savoie. Ils avaient encore bien en tête l'ancien plan d'aménagement et la répartition des volumes. Ils pensaient disposer encore de toute la gamme des moyens d'expression graphique et artistique.

Quatre heures plus tard, ils reprirent le train. Ils avaient en principe accepté le nouveau projet. Ils étaient inquiets. Le pavillon était entièrement fermé. Il y régnait une pénombre rappelant celle des cinémas. Pour s'exprimer, ils disposaient d'un certain nombre de vastes écrans sur lesquels on allait projeter des photographies en couleurs ou bien des textes. Ils recevraient un nombre restreint de vitrines. Les parois leur étaient interdites. Seuls restaient comme moyens d'expression la photographie, le commentaire parlé, la phrase-choc projetée.

Pourquoi donc avaient-ils accepté? L'Université, d'emblée, n'avait pas grand-chose à craindre: elle restait maîtresse de son programme, elle pouvait d'ailleurs exposer ses appareils sans inconvénient dans des vitrines éclairées. La formation professionnelle se félicitait de la simplification qui lui permettrait de présenter pratiquement tous les métiers, et cela d'autant mieux que le sujet se prêtait admirablement à un exposé photographique. Seul, l'enseignement se sentait frustré, avait fait des réserves. Il eût refusé le projet à coup sûr, si le travail de J. Müller-Brockmann avait présenté la moindre faille esthétique. Ce ne fut pas le cas: ces grands espaces carrés s'ordonnaient de façon admirable dans la carcasse du bâtiment, l'unité stylistique eût convaincu même un adversaire résolu, l'atmosphère de calme et de sérénité qui régnerait dans cette vaste salle paraissait propice à la réflexion, invitait le visiteur à s'attarder; les sièges étant équipés d'écouteurs, nous pouvions entamer le dialogue avec la communauté. Malgré ces qualités évidentes, le programme d'exposition de l'enseignement subissait de lourdes pertes, des pertes si lourdes que le comité



de groupe faillit rejeter le projet de J. Müller-Brockmann sans tambour ni trompettes.

De toute façon, une des idées maîtresses était définitivement compromise: celle d'un vaste effort de renouvellement entrepris dans les écoles pour créer les objets d'exposition. Le groupe avait encore deux petites vitrines à sa disposition. Ce n'était plus la peine, car le peu de place nous obligeait à envisager des vitrines thématiques, dans lesquelles l'idée devait l'emporter sur l'objet. Il y avait là une simplification du travail de préparation qui, en soi, n'était pas pour déplaire à ceux qui s'en étaient chargés.

Mais il y avait plus grave: toute la partie statistique tombait à l'eau, de même que le portrait du monde ambiant avec le «tunnel des difficultés». La «rotonde du maître» était encore là, mais c'était maintenant un écran situé sur le passage entre la première et la seconde aile du bâtiment, sans intimité, voire sans possibilité de s'asseoir; de documentation, de livres, de détente il n'était plus question, cela d'autant moins que le visiteur avait pu s'attarder dans les deux espaces carrés réservés à l'école dans l'aile gauche du pavillon. Un des «points d'accrochage» essentiels avait disparu. Le théâtre, heureusement, subsistait. Mais c'était maintenant une scène traditionnelle, rectangulaire. La scène circulaire, les gradins en hémicycle avaient disparu avec tout leur pouvoir associatif, avec toutes les possibilités nouvelles qu'ils comportaient.

Sujet d'inquiétude aussi le moyen de visualisation unique: la photographie. Dans quelle mesure était-elle capable d'exprimer l'enseignement, l'éducation, de façon valable? Les photographes professionnels chargés des prises de vue sauraient-ils retenir sur la pellicule plus que des objets et des hommes? Notre exposition n'allait-elle pas devenir par trop descriptive, se confinant dans ce qui existait au lieu de souligner ce qui déjà s'acheminait vers l'avenir?

Autre reproche fait au projet accepté à contre-cœur: est-ce que la formule correspondait à l'esprit même de l'enseignement? N'était-ce pas céder à la facilité? Ne donnait-on pas dans le déplorable schéma moderne des trois L à l'américaine: *Listen, Look and be Lazy*? Le visiteur n'allait-il pas somnoler dans nos fauteuils confortables, écoutant le commentaire parlé comme on «écoute» souvent la radio tout en lisant le journal ou en bavardant avec l'ami du moment, regardant d'un œil distrait les clichés comme on «regarde» les clichés publicitaires au cinéma? N'allait-il pas emporter comme unique impression que c'était bien joli, tout cela, et ne prendre conscience d'aucun des problèmes soulevés?

Des questions techniques préoccupèrent également le comité de groupe. Est-ce que le spectateur ne ressentirait pas quelque désagrément du fait que quatre écrans disposés en carré se gêneraient mutuellement ? Son attention n'allait-elle pas être distraite de l'écran choisi par la lumière venant de gauche et de droite, par les brefs black-outs à chaque changement de diapositive ? Le comité de groupe demanda que des essais fussent faits. A l'heure où nous écrivons ces lignes, aucun essai n'a pu être fait, les appareils n'étant pas encore disponibles !

Ultime problème : le visiteur n'allait-il pas se lasser rapidement et quitter les lieux ? Certaines de nos idées, nous devions les communiquer à chaque personne entrant dans le pavillon – comment y parvenir dans le *perpetuum mobile* de nos programmes de clichés et de textes ?

On le voit, l'inquiétude fut grande. Aussi le comité de groupe fit-il des réserves très sérieuses lorsqu'il finit par accepter le projet en principe. Le dialogue avec J. Müller-Brockmann devait permettre aux responsables du Comité de Zurich de faire valoir notre point de vue, d'obtenir satisfaction sur un nombre déterminé de points. Or, le dialogue s'avéra difficile. Graphiste en vue, J. Müller-Brockmann était surchargé de travaux de toute sorte qui l'appelaient tantôt en Pologne, tantôt en Allemagne, tantôt ailleurs. Fasciné par le programme de la recherche fondamentale, il considérait l'enseignement et la formation professionnelle d'un œil plutôt détaché. Artiste de formation et de tempérament plutôt qu'intellectuel, il prisait peu la discussion surtout lorsqu'elle mettait en question tel aspect de son projet, faisant la sourde oreille aux demandes pressantes des exposants. Ainsi, par exemple, même le comité de section ne put obtenir de lui que la paroi intérieure longeant le couloir d'entrée du pavillon fût mise à leur disposition pour les célèbres « points de choc » que tout visiteur devait connaître, ni pour l'exposé statistique appelé à communiquer au public une juste idée des tâches de la communauté au cours des années à venir. De guerre lasse, les exposants finirent par se taire. Mais la suprématie absolue de l'esthétique sur l'idée, du graphiste sur l'exposant, suprématie ancrée solidement dans les directives de l'Exposition nationale, laisse songeur lorsqu'on mesure les sacrifices qu'il fallut consentir.

Irréductible quant à l'ensemble de son projet, J. Müller-Brockmann laissa les mains libres aux exposants dans la préparation des scénarios, dans le planning des prises de vues. Il s'en remit à eux pour des tâches qui étaient, à proprement parler, de son ressort : la direction des jeunes photographes pendant la période de réalisation, le tri des

clichés, la composition des séquences de diapositives. Heureusement, le Comité de Zurich comptait parmi ses membres des personnalités de taille à lutter contre vents et marées, à mener à terme un travail énorme.

Le Comité de Zurich, placé devant une situation absolument nouvelle, se mit tout de suite à la tâche. De petites équipes se formèrent, les scénarios furent conçus, rédigés, discutés, le planning des prises de vues fut entrepris. Ce dernier point mérite notre attention particulière: il ne fallait pas seulement envoyer les photographes dans les écoles officielles de tout degré et de tout type, dans les écoles privées libres, catholiques, protestantes, israélites, il fallait aussi représenter les régions linguistiques et géographiques, de l'école dans les montagnes valaisannes à celle des bords du Rhin, du collège de la Vallée de Joux à celui de la campagne zurichoise, du lycée tessinois au gymnase bâlois.

Puis, il convenait de diriger ces photographes, jeunes et pleins de bonne volonté, mais novices aussi bien en ce qui concernait le sujet qu'en matière d'organisation, les surveiller, leur tracer des programmes de travail, leur ouvrir les portes de toutes ces classes.

L'étape suivante, c'était le tri des clichés et la composition des séquences de dias. L'examen de quelque cinq mille clichés bruts devait permettre de constituer le stock de quatre cents clichés qui passeraient sur les sept écrans au cours d'un programme complet. Des lacunes apparaissaient, d'autres prises de vues devenaient nécessaires. Tous les clichés devaient ensuite être adaptés aux écrans, aux conditions de luminosité: cadrage, copie, montage, travaux de spécialistes. Mais au terme des opérations, un ultime contrôle s'imposait.

Parallèlement, on rédigeait les commentaires parlés qui accompagnaient chaque séquence, les textes à projeter sur écran, les phrases-choc destinées à réveiller une communauté trop souvent indifférente, en matière scolaire, aux réalités et aux impératifs du monde moderne. Ces textes, rédigés presque parallèlement en allemand et en français, l'adaptation italienne suivant à quelque distance, sont le plus bel exemple d'une collaboration fertile et harmonieuse entre la Suisse alémanique et la Suisse romande trop souvent présentées comme deux forces antagoniques.

Heureusement, le Comité de Zurich avait à sa disposition deux hommes d'une valeur peu commune, crocheurs, infatigables: Alex Zeitz (Zurich) et Max Schärer (Bäretswil). Ils formèrent l'équipe de réalisateurs idéale: amis de longue date, tempéraments complémentaires, c'est à leur association en tous points heureuse que l'enseigne-

ment doit la réalisation de son programme d'exposition. C'est à leur loyauté, à leur ouverture intellectuelle que les divers groupements présents dans le comité d'exposants doivent une présentation équitable, toute de sollicitude à leur égard. Toujours attentifs aux vœux du «brain trust» du Comité de Zurich – Theo Bucher (Rickenbach), Fritz Müller-Guggenbühl (Thoune), RP Hans Krömler (Immensee) et RP Leo Kunz (Zoug) – ils s'acharnaient à faire ressortir, tant dans le cliché que dans la parole, l'essentiel dans l'accident esthétiquement valable. L'auteur de ces lignes, qui a étroitement collaboré avec eux tout au long de ces mois laborieux, s'en voudrait de ne pas saisir l'occasion de leur dire sa gratitude et son amitié.

Parallèlement, Fritz Müller-Guggenbühl (Thoune) veillait à l'exécution du programme d'édition que le groupe avait approuvé. Ce programme, amputé en cours de route de plusieurs titres afin de faire certaines économies devenues urgentes, devait compléter l'exposition proprement dite, combler ses lacunes, exprimer par la parole ce que l'image ne savait dire. Choisir les auteurs, organiser la traduction de leurs manuscrits dans les autres langues nationales, ici encore, coordonner les efforts en vue d'un ensemble cohérent: la tâche était de taille. Qu'elle ait été menée à chef avec autant de compétence, voilà une fois de plus la preuve que «idéalisme» n'est pas un vain mot, pas même en période de haute-conjoncture!

Relevons aussi que le groupe réussit à obtenir, grâce à l'appui sans réserve du comité de section, grâce surtout à la bonne volonté jamais en défaut de Beate Billeter, que ce qui avait été la «rotonde du maître», puis était devenu un corridor juste bon à passer, reprenne quelque poids dans l'ensemble du pavillon. Une dizaine de vitrines allait, par leur seule présence déjà, ralentir le pas du visiteur et l'inviter à s'arrêter. C'était créer un centre nouveau dans l'ensemble de cette exposition, et nous savons gré à J. Müller-Brockmann de nous avoir écoutés. Ces vitrines offraient enfin à l'exposant la possibilité de mettre en valeur les «points d'accrochage», médiateurs indispensables entre l'école et la communauté. Parole et image s'y complètent et se soutiennent mutuellement, délivrant leur message à qui passera de l'Ecole à l'Université.

Un coup d'œil encore du côté du théâtre. Il sera, nul doute, une des attractions principales de ce pavillon. Idéologiquement, il est bien plus! C'est le point de rencontre de tout le pavillon. Souvent attaqué, toujours défendu avec ferveur par son père spirituel, le groupe «Education, Instruction», ce théâtre verra défiler sur ses planches les élèves acteurs, récitants, musiciens de toute la Suisse, les apprentis y présen-

teront leurs travaux, l'Education des adultes y organisera débats et forums, l'Université elle-même s'y transportera de temps à autre. Joseph Gubelmann (Zurich) organisa la collaboration des écoles. Beate Billeter, infatigable, centralisa l'organisation au niveau de la section. Du jour de l'ouverture au jour de la clôture, jamais le petit théâtre ne chômera. Nous sommes particulièrement heureux de cette réalisation. Elle signifie, dans ce pavillon quelque peu austère, la présence de la vie.

*Et vogue la galère !*

Nous voici au terme de notre récit. L'hiver 1963/64 s'achève. Le printemps est présent partout: dans l'air, dans le verdoisement des bois et des prés, dans l'odeur chargée d'épices du lac. Finies les peines, vive le mois de mai!

Qu'il nous soit permis, une fois encore, de rendre hommage à tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué à l'ouvrage commun. Ils ont été tous indispensables à l'entreprise dans laquelle nous nous sommes engagés. Ils ont tous droit à la reconnaissance de l'Ecole suisse. Il nous semble juste de les nommer tous, à la fin de ce rapport, de les associer à cette mise au point finale. Peu nous chaut de leurs titres et de leurs fonctions en dehors des travaux auxquels ils ont pris une part si active: ils sont tous pour nous au même titre, des hommes et des femmes de bonne volonté représentant les milliers d'hommes et de femmes qui, partout dans le pays, préparent la jeunesse à sa tâche future: être les hommes et les femmes de demain. Et qui ont tous sous leur blason la même devise: servir.

Le navire est prêt, le gréement est en place, l'équipage est à bord, la cale est remplie d'eau et de vivres. Personne pourtant ne l'a vu naviguer, en ce vingtième jour d'avril de l'an mil neuf cent soixante-quatre. Personne ne sait s'il tiendra l'eau. Arriverons-nous à Valparaiso? Qu'importe! Dans dix jours, nous lèverons l'ancre. Ce qui compte, c'est l'aventure!

**Liste des membres du Comité de la Section  
« Enseignement et Education »**

*Groupe d'exposants Education, Instruction*

Paul F. Knecht (Lausanne), président, membre du Comité de Section  
 Henri Cornamusaz (Pompaples), vice-président, Société pédagogique romande  
 Theo Richner (Zurich), secrétaire, membre du Comité de Section  
 Schweizerischer Lehrerverein, Zurich, trésorerie

Georges Rapp (Lausanne), Conférence des directeurs des Gymnases suisses  
 Fritz Müller-Guggenbühl (Thoune), Conférence des directeurs des Ecoles normales suisses

Jakob Isler (Zurich), Conférence des directeurs des Ecoles de commerce suisse  
 Heinrich Butz (Lucerne), Verband katholischer Erziehungsinstitutionen  
 Heinrich Tuggener (Bassersdorf), Verband freier evangelischer Schulen der Schweiz  
 Paul Nicolet (Lausanne), Fédération des Associations suisses de l'Enseignement privé

Alfred Beauverd (Arveyes), Association suisse des Homes d'enfants  
 Walter Bertschinger (Zurich), Conférence des directeurs des Conservatoires de musique

Arnold Bucher (Berthoud), Société suisse des professeurs de l'Enseignement secondaire

Marcel Rychner (Bremgarten BE), Schweizerischer Lehrerverein  
 Dora Hug (Berne), Schweizerischer Lehrerinnenverein  
 Niklaus von Flüe (Soleure), Katholischer Lehrerverein der Schweiz  
 Rosa Iten (Zoug), Verein katholischer Lehrerinnen der Schweiz  
 Elisabeth de Kænél (Berne), Schweizerischer Kindergartenverein  
 Suzanne Ogay (Lausanne), Association vaudoise des éducatrices des petits  
 Otto Uhlmann (Zurich), Schweizerischer Musikpädagogischer Verband  
 René Martin (Lausanne), Société suisse de Travail manuel et de Réforme scolaire  
 Charles E. Hausammann (Nyon), Société suisse des maîtres de Dessin  
 Odette Challet (Genève), Société suisse des maîtres de Sourds

Marie-Louise Staehelin (Lausanne), Association suisse en faveur des Arriérés  
 Georges Pool (Zurich), Association suisse du Film d'enseignement  
 Adélaïde Lohner (Zurich), Stiftung Kinderdorf Pestalozzi  
 René Bovey (Berne), Association suisse en faveur des Ecoles suisses à l'étranger  
 Walter Zürcher (Berne), Freunde des Werkes von Fritz-Jean Begert  
 Robert Engel (Lausanne), Verband schweizerischer Metallmöbelfabrikanten

*Comité de Zurich*

Theo Bucher (Rickenbach SZ), président, membre du Comité de Groupe, membre adjoint du Comité de Section  
 Ruth Rean-Richard (Zurich), vice-présidente, membre du Comité de Groupe  
 Erich Huber (Zurich), vice-président, membre du Comité de Groupe  
 Alex Zeitz (Zurich), Max Schärer (Bäretswil), réalisateurs du programme  
 Georges Pool (Zurich), Initiation des jeunes à la Science

Joseph Gubelmann (Zurich), Théâtre d'essai  
Anni Buser (Zurich)  
Frieda Weiß (Zurich)  
Paul Day (Thoune)  
Hans Eß (Zurich), Ulrich Im Hof, (Berne), RP Hans Krömler (Immensee), RP Leo  
Kunz (Zug), conseillers.

*Service des publications*

Fritz Müller-Guggenbühl (Thoune), directeur, membre du Comité de Groupe et du  
Comité de Zurich  
Theo Bucher (Rickenbach SZ), Ich, du, wir (Der bergende Kontakt)  
Ulrich Im Hof (Berne), Gymnasium Helveticum  
Jean Zeißig (Lausanne), Maître d'aujourd'hui, maître de demain  
Fritz Müller-Guggenbühl (Thoune), Pädagogische Standortbestimmung 1964  
Hans Eß (Zurich), et collaborateurs, Musische Erziehung  
Martin Simmen (Lucerne), Schweizer Schule von heute  
RP Hans Krömler et collaborateurs, Die Privatschulen der Schweiz  
Karl Fehr (Frauenfeld), Der zweite Bildungsweg